

## PREMIER EXERCICE

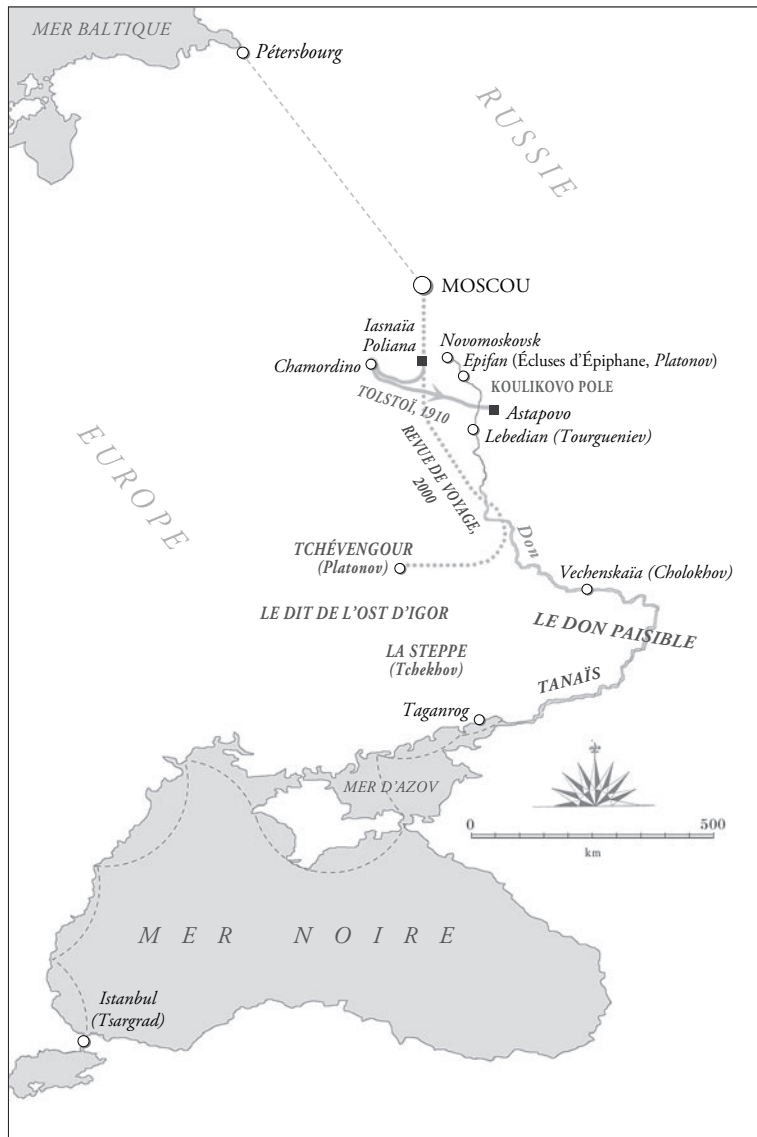
**Le méridien du Don.** — L'expédition « À la recherche de Tchévengour » du groupe « Journal de voyage », qui a eu lieu en 2000, a suivi le méridien littéraire qui longe une partie du Don. Ce type d'expédition montre à quel point notre langue est sensible à l'espace, à une topographie invisible à l'œil, qui se superpose à la carte de géographie. Car il sait bien, notre mot, où sont le haut et le bas, dans quelle direction s'ouvrent les points cardinaux, où sont situés, dans la grande géométrie de la littérature, les points et les lignes sur lesquels il lui est assigné de commencer sa course.

Cela pourrait d'abord sembler un jeu, mais ensuite tout va devenir plus sérieux. En fait, rien de bien compliqué : il suffit de regarder et de comparer deux cartes<sup>1</sup> et de constater à quel point le tracé du fleuve y est identique.

Le Don. Sur la carte, si l'on en croit Ptolémée, c'est le fleuve Tanais. Son cours est tracé assez précisément ; les autres parties de la carte antique sont figurées de manière plus qu'arbitraire. L'Europe, ici, ne se ressemble pas ; on dirait une peau de taureau tendue par ses quatre coins au milieu d'un continent indéterminé, l'occupant non en entier, mais seulement dans sa partie centrale. À sa gauche et à sa droite, s'étendent les pays de l'inconnu. On reconnaît plus ou moins l'océan Atlantique (en haut à gauche) et la Méditerranée (en bas à droite), qui a une forme étrange.

Et la seule ligne, sur la carte, qui correspond à la réalité est celle qui constitue la frontière de l'Europe de Ptolémée, au nord-est, le fleuve qui se jette dans la Méditerranée à son extrémité nord, le Tanais – c'est-à-dire le Don.

Ce que Ptolémée nous propose, ce n'est pas tant une carte qu'une composition littéraire à plusieurs strates : la *Géographie*



1. Ci-contre et p. 14. [Sauf indication contraire, les notes sont de l'auteur – NDT.]

romaine du II<sup>e</sup> siècle, recopiée au VIII<sup>e</sup> siècle (barbare), puis reportée au XVI<sup>e</sup> sur calque, gravée, et sans aucun doute corrigée et complétée par le cartographe Gerard Mercator. Sous cet aspect « étagé », elle a été éditée en 1618 par le cartographe hollandais Jodocus Hondius.

Il faut bien souligner que cette carte elle-même, en tant que représentation du réel, n'apparaît qu'au XVI<sup>e</sup> siècle (il y a des versions du XV<sup>e</sup>) – voilà pourquoi le tracé du fleuve Tanaïs est si exact. De Ptolémée, seul un mot était parvenu jusqu'aux Temps modernes, qui permettait de décrire l'Europe dans un espace imaginé.

Ce mot, le voici : « limite ». Le fleuve Tanaïs dans la représentation de Ptolémée coulait à la limite extrême du monde. Au-delà, ce n'était plus l'espace, mais le rien. Ce fleuve marquait la frontière de ce que la conscience antique « voyait » : avant de pouvoir traverser le Tanaïs, il fallait inventer le monde d'après (le monde qui touche au pôle, le monde hyperboréen). Cette idée selon laquelle le Tanaïs était la limite du monde visible n'avait rien perdu de sa force au VIII<sup>e</sup> siècle. Le bord nord-est de l'Europe n'apparut sur la carte que beaucoup plus tard. Et même alors, au-delà, c'était l'inconnu, le vide désigné par l'expression *terra incognita*.

Autrement dit : de l'Antiquité aux Temps modernes, c'est le long de ce fleuve que passait la frontière de cette invention majeure, celle de l'Europe par elle-même. C'était une limite imposée à l'esprit de création, une provocation pour l'imagination européenne. Au-delà s'ouvrait le « rien », d'abord scythe, puis russe; c'est sur lui que se concentrait l'attention des géographes, c'est ici de toute évidence que devait commencer l'expédition qui ouvrirait à l'Europe les lointains infinis de l'Asie. Ce trait, tracé par Ptolémée dans le langage, continuait mille cinq cents ans plus tard à inquiéter la conscience européenne; il cachait une menace, une tentation, promettait un futur.

C'est peut-être pour cela que Mercator – grand cartographe, qui n'entreprenait rien sans un dessein sérieux – avait tracé cette frontière génératrice de mythes avec une telle précision. C'était une ligne de front, impossible de se tromper sur son tracé.

Alors commence le plus intéressant.

Laissons les Mercator, Hondius et autres conquistadors de la raison européenne. Toutes leurs raisons (purement extérieures), tout leur intérêt opiniâtre pour cette ligne qui constituait à leurs yeux une limite extrême, pâlissent devant ce que nous inventons nous-mêmes autour de ce fleuve qui est nôtre et en quelque sorte intérieur. Curieusement, l'étrange limite, la frontière sacrée qu'il représente, qui semble pourtant ne nous séparer de personne, attire la conscience russe comme un aimant. Sur ses rives, depuis ce même VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, s'invente inlassablement le monde russe, se manifeste avec une force exceptionnelle l'invention littéraire.

Sur cette limite, qui est aussi une fracture, jaillit notre mot – un mot sur le monde d'après.

Cette projection d'un futur (d'un outre-fleuve?) n'a pas seulement préoccupé les auteurs antiques ou médiévaux qui suivaient les indications de Ptolémée faisant du Don-Tanaïs la limite du monde d'avant, mais aussi les écrivains modernes, créateurs des mythes contemporains. Il est peu probable que Tchekhov, Cholo-khov et Platonov aient pris pour guide la géographie antique lorsqu'ils écrivaient. Si une tradition est à l'œuvre ici, c'est une tradition cachée, qui se fait sentir dans le travail de l'intuition, dans les suggestions de l'inconscient qui « reconnaît » en ces lieux le bord du monde. Une faille invisible sépare les deux rives du Don, deux mondes, le connu et l'inconnu; derrière chaque courbe du fleuve, à chaque instant, on s'attend à voir s'ouvrir béant le « rien », celui qui glaçait d'effroi les anciens Grecs à la seule pensée du fleuve Tanaïs.

Aujourd'hui, c'est le Don, qui rime avec « fond » – abîme inépuisable de sens. Un lieu où l'espace et le temps semblent dédoublés. Reste à comprendre ce qu'est ce dédoublement et de quelle façon, grâce à quel organe sensoriel nous le percevons.

Sur cette carte ancienne, si l'on remonte le Tanaïs jusqu'à sa source, si l'on franchit cette chaîne de montagnes à moitié imaginaires que Mercator et Hondius ont dessinée, on voit la frontière

de l'Europe et du « monde d'après » suivre non plus le cours du fleuve, mais une droite, tracée à la règle, qui file vers le nord, vers le rivage de l'océan.

De quoi s'agit-il ?

Il n'y a là ni fleuve ni ligne de crête qui, dans le réel, séparerait un monde d'un autre, mais une « frontière de la conscience » tracée avec précision. C'est la limite-fracture entre leur « quelque chose » et notre « rien » que le cartographe Mercator, s'appuyant sur l'autorité de Ptolémée (celle du mythe qu'il a créé et qui est plus important que la simple vérité géographique), a tracée depuis la source du Tanaïs jusqu'au rivage de la mer, au nord.

Nos intuitions omniscientes (exprimées dans le mot) parviennent-elles à accepter sans réticence cette séparation toute droite ? Cette frontière ne s'inscrit-elle pas aussi sur notre carte littéraire ?

Un trait de scalpel, c'est à peu près cela : une ligne tracée à la règle. En Russie, la droite la plus célèbre, la plus littéraire, la plus proluxe, la plus électrisée, sur laquelle les étincelles fusent de l'un à l'autre bout, c'est la route entre Moscou et Pétersbourg.

Chose étonnante que cette carte ancienne. À l'avance, elle trace sur notre carte d'aujourd'hui ce méridien littéraire : pour moitié rectiligne, pour moitié tortueux – le courant fluvial du Don. Produit de la nature et de l'art, de la vie et de la géométrie, fait d'eau et d'acier, figurant sur les cartes de toutes les époques russes – antique, médiévale, moderne et contemporaine. Méridien mental – c'est dans le mot qu'il nous est manifesté.

On peut y voir un effet de l'imagination créatrice, d'un projet imposé après coup à l'histoire. Sans doute, mais Pétersbourg aussi compte parmi les chimères et les produits de l'imagination. Pétersbourg n'est-il pas un projet ? Mais c'est un projet réalisé, une chimère incarnée, bien réelle. Les espaces imaginaires, alignés sur notre méridien littéraire, de la mer du nord à la mer du sud, sont tous sans exception des projets et des inventions (pour une moitié d'entre eux effectivement réalisés) – mais ce sont des chimères efficaces et des fictions en acte, qui font de la carte de Russie le produit de notre mot et de notre conscience.

Cette carte à demi inventée, nous l'habitons, nous la parcourons, nous pensons selon ses limites, et, sans vraiment y réfléchir, de son espace tout à la fois réel et chimérique nous faisons notre demeure.

C'est une carte bien particulière qui, par le principe même de son organisation, ne ressemble pas à la carte européenne. Quelle part d'espace dissimulé (non européen) recèle, à lui seul, le nom de la rivière *Potoudan*<sup>1</sup> !

Le premier exercice trouve ici sa conclusion : le monde russe est créé de toutes pièces, il est arbitraire – comme le mot –, fait de contradictions spatiales et d'un invisible papier. Il est apparu (s'est inscrit sur la carte) avec l'invention initiale d'un « outre-limites », quand le monde ancien a jeté son regard au-delà du Tanaïs, et depuis, à chaque instant, il s'écrit et se réinvente.

Dans le voyage du mot russe, c'est l'espace russe qui se déploie tout entier – immense, illimité.

1. « Potoudan », c'est-à-dire outre-Don ; le mot *dan* (« don ») signifiant ici le tribut payé par les Russes aux Tatars pendant le joug mongol, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Ils devaient s'en acquitter, même sans passer la limite. [NDT]